

Il termine, en disant : *Tout cela faisait réfléchir.* (Page 131 [93].) Ce qui est bien plus propre à faire réfléchir, c'est la manière dont ce fait et tant d'autres sont présentés.

Comment l'auteur peut-il dire que l'empereur.... « resta une demi-heure frappé d'étonnement, qu'on eût » osé l'attaquer, et le lendemain d'une victoire, et qu'il » eût été obligé de fuir? » (Page 131 [94].) Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un quartier-général soit attaqué à l'improviste par de la cavalerie légère? La victoire de Wagram, certes, fut une belle victoire, et le soir, l'empereur fut obligé, par un houra de cavalerie, de se réfugier au milieu de sa garde qu'il fit former en carré. On pourrait citer nombre d'exemples de pareilles échauffourées.

Au sujet du champ de bataille de Malo-Jaroslavetz, M. de Ségur nous offre encore un horrible tableau. Croit-il donc que l'on fait la guerre sans perdre des hommes? A sa description d'un champ de bataille, on s'imaginerait entendre un bourgeois de Paris, qui s'y trouverait tout d'un coup transporté.

## CHAPITRE IV.

« MES compagnons, vous le rappelez-vous ce champ funeste où s'arrêta la conquête du monde, où vingt ans de victoires vinrent échouer, et où commença le grand écroulement de notre fortune? » (Page 133 [95].)

C'est sur ce ton élevé que commence ce chapitre. Une observation se présente soudain à l'esprit; c'est que si les braves vétérans de la grande-armée ont tout perdu, il est des personnes dont la fortune a souffert peu d'atteintes, et qui sont sur le chemin de nouveaux honneurs.

Suivant M. de Ségur, Napoléon est placé « entre ces deux » armées, ses pas et ses regards errant du midi à l'ouest, » sur les routes de Kalouga et de Medyn; toutes les deux » lui sont fermées. Sur celle de Kalouga, sont Kutusof et » son armée. » (Page 133 [95].) Mais sur celle de Medyn, nous ne voyons pas ce qui nous arrêterait. M. le maréchal-des-logis du palais dit bien que Platow s'y trouve avec ses cosaques; mais, quelque médiocre opinion qu'il ait de l'armée française, il ne peut pas supposer que des cosaques puissent lui faire obstacle. Il est vrai que, suivant lui, ils viennent de traverser cette armée *de part en part.* (Page 133 [95].) Les choses ne se passèrent point ainsi. Comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre, ils avaient passé au gué la Louja sur notre flanc droit, et pillé plusieurs cantiniers sur la route; mais se voyant chargés par quelques pelotons de la garde, ils s'étaient empressés de fuir par où ils étaient venus.

L'auteur ne nous dit pas que l'empereur resta toute la journée sur le champ de bataille, avant de se décider à adopter l'avis des généraux, qui conseillaient la retraite directe sur Smolensk. Le temps qu'il passa sur la plaine de Malo-Jaroslavetz, la peine qu'il eut à s'en éloigner, donnent à penser qu'il pressentait que l'armée russe, effrayée du combat de la veille, battait en retraite. L'opinion unanime était cependant que les Russes voulaient livrer bataille; et c'était le plus fort argument de Murat, de Davoust, etc., pour l'engager à regagner la route de Mojaïsk.

Au lieu de parler de reconnaissances que fit l'empereur, M. de Ségur le ramène à Gorodinia, où il suppose un conseil qui n'a jamais existé. Il fait parler Murat, le maréchal Davoust, Bessières, Berthier, Eugène, etc., à sa manière, et les fait délibérer sur la retraite; tandis qu'avant de quitter la plaine de Malo-Jaroslavetz, Napoléon avait déjà prescrit ses dispositions pour la direction que devaient suivre les corps dans leur marche. Mais ces conversations fournissent à M. de Ségur l'occasion de faire dire par Bessières que, *dans la garde même, l'élan manquerait* (page 135 [96]); comme s'il n'était pas reconnu, même par nos ennemis, que ce corps célèbre n'a jamais failli à sa réputation, dans les circonstances les plus critiques, et que le sentiment de l'honneur, du courage et du dévouement qui l'animait, n'a fini qu'avec lui. Le maréchal Bessières connaissait trop bien ce corps, il était trop glorieux de le commander, pour avoir pu dire que *l'élan y manquerait*.

A la suite de toutes ces conversations et des querelles qu'elles amènent, l'auteur ne trouve rien de mieux que de faire perdre à l'empereur « l'usage de ses sens. » Il a soin d'ajouter que « ceux qui le secoururent, ont dit que le » rapport d'une autre échauffourée de cosaques à Borowsk, » quelques lieues derrière l'armée, fut le faible et dernier

» choc qui acheva de le déterminer à cette funeste résolution. » (Page 138 [98].) Ce témoignage des valets de chambre doit singulièrement flatter les cosaques; ils doivent être bien fiers du rôle que leur fait jouer l'auteur.

## CHAPITRE V.

« CE fut lorsque le plus grand effort, celui de Malo-  
» Jaroslavetz, était fait, et quand il n'y avait plus qu'à  
» marcher, qu'il se retira. » (Page 143 [101].)

Voilà donc M. de Ségur d'accord avec nous pour contredire l'opinion qu'il met dans la bouche du maréchal Bessières (page 127 [90, 91]) : « que la position des Russes était inattaquable, et que trois cents grenadiers suffiraient là pour arrêter une armée. » De pareilles contradictions se rencontrent par tout dans l'ouvrage.

Nous avons déjà dit, dans le chapitre précédent, que l'intention de l'empereur était de livrer encore bataille à l'armée russe. Car étant sûr de la vaincre, il pouvait se porter sur Smolensk, par Kalouga, Medyn, ou Mojaïsk, sans craindre d'être suivi.

Malgré les assertions de M. de Ségur, nous répéterons encore ici que ce ne fut que d'après les instances de ses principaux généraux, qu'il se décida à ne pas livrer bataille. L'un des motifs qui agirent le plus puissamment sur lui, ce fut la crainte du sort qu'éprouveraient ses nouveaux blessés, qu'il serait obligé d'abandonner.

L'empereur seul avait bien vu ; l'armée russe se retirait. Mais quand tous les généraux sont contraires à l'opinion du général en chef, le succès peut être compromis. Napoléon céda souvent à l'opinion des autres avec une facilité qu'il s'est reprochée. On l'a entendu dire, dans des

circonstances encore plus graves, mais inutiles à rapporter ici, qu'il aurait évité de grands revers, sur-tout dans les derniers temps de sa carrière, s'il ne s'en était rapporté qu'à lui-même.

Il y a plus que de la simplicité à supposer que « deux » échauffourées de cosaques aient dégoûté l'empereur. » (Page 143 [101].) Cela ne mérite aucune réfutation sérieuse.

« Depuis ce moment, il ne vit plus que Paris, de même » qu'en partant de Paris, il n'avait en vue que Moskou. » (Page 143 [102].)

Le désir de revoir Paris n'était pour rien dans sa détermination. En battant les Russes et occupant Moskou, il avait atteint le premier but de la guerre ; le second, qui était la paix, n'ayant pu être atteint, la prudence et son devoir lui prescrivaient de se rapprocher du reste de son armée et de ses magasins, pour prendre ses quartiers d'hiver, et se mettre en mesure de recommencer la campagne au printemps suivant. Si un hiver, dont l'invasion prématurée et la rigueur ont déjoué tous les calculs, n'eût surpris nos légions, elles fussent arrivées intactes dans leurs quartiers.

En quittant Moskou, l'empereur ne pensait pas à s'établir derrière la Bérésina, parce que les corps de Macdonald, de Saint-Cyr et d'Oudinot à gauche, de Schwartzberg, Regnier et Dombrowsky à droite, devaient contenir Wittgenstein, Essen, Titchakoff, Tormasoff, qui leur étaient opposés. Ce ne fut qu'à son arrivée à Smolensk, qu'il se décida à marcher sur la Bérésina, ayant appris que les nombreux renforts arrivés à Wittgenstein obligeaient Saint-Cyr à abandonner la Duna, et que la lenteur de Schwartzberg avait permis à l'amiral Titchakoff de gagner plusieurs marches sur lui pour se porter vers Minsk. Si ses ordres avaient été exécutés, même malgré la lenteur de Schwartzberg, nos magasins de Minsk, de Wilna, de Borizoff

eussent été en sûreté, couverts par la division Dombrowsky, par la division Loison, par les renforts qui se trouvaient à Wilna, et par le deuxième corps. Ainsi l'armée, assurée du passage de la Bérésina à Borisoff, aurait pu prendre position derrière cette rivière.

Comment un Français a-t-il pu écrire que « l'armée » française marchait les yeux baissés, comme honteuse et « humiliée » (page 143 [102]), quand un corps de cette armée, fort seulement de seize mille hommes, avait suffi pour battre l'armée russe, dont, au dire de M. de Ségur, la retraite fut comme une déroute ? C'est manquer en même temps d'exactitude et de dignité.

Quant aux critiques qu'il fait du plan de campagne de l'empereur, il est à regretter qu'il ne lui ait point communiqué alors celui dont il fait part maintenant à ses lecteurs. Napoléon, dans son affaissement, eût été heureux de découvrir un sauveur dans son maréchal-des-logis du palais.

## CHAPITRE VI.

LE maréchal Mortier, laissé au Kremlin avec huit mille hommes, « était regardé comme sacrifié ; les autres chefs, » ses vieux compagnons de gloire, l'avaient quitté les larmes « aux yeux, etc. » (Page 148 [105].)

L'empereur quitta le Kremlin le 19 octobre au matin, laissant l'ordre au maréchal Mortier de l'évacuer le 23. Ce prince se portant sur la route de Kalouga, contre l'armée de Kutusof, le maréchal Mortier ne se croyait pas sacrifié en restant dans cette citadelle. On en avait augmenté les fortifications par vingt jours de travaux, au point de la rendre susceptible d'une longue défense avec une division de la jeune garde, et Mortier n'avait à redouter que les attaques des cosaques de Wintzingerode et des paysans russes. Où M. de Ségur a-t-il vu que ces cosaques éclairaient dix mille Russes ? et qu'entend-il par les quatre jours de résistance du maréchal Mortier au Kremlin, où il n'a pas eu de siège à soutenir ? Ce qui prouve que la garnison de cette citadelle n'avait pas même été reconnue par l'ennemi, c'est que, quand Wintzingerode et son aide-de-camp vinrent s'y faire prendre, ils n'étaient suivis que de quelques cavaliers. D'ailleurs, le général Wintzingerode n'avait point d'infanterie russe avec lui. Comment les cosaques, avec leurs lances, auraient-ils voulu attaquer le Kremlin, dont les hautes et épaisses murailles les auraient seules empêché d'y pénétrer, lors même qu'il n'y aurait pas eu de garnison ?

Les reproches que Napoléon adressa à M. de Wintzingerode, quand on le lui amena prisonnier, sont exactement rapportés. Mais à l'occasion de la distinction établie par l'empereur entre un Russe combattant pour sa patrie et un étranger qui louait ses services, M. de Ségur dit, « qu'il y » avait du calcul jusque dans sa colère. » (Page 155 [110].)

Quant aux paroles qu'il met dans la bouche de M. de Wintzingerode, « qu'Alexandre était son bienfaiteur et celui » de sa famille; que tout ce qu'il possédait il le tenait de » lui, etc. » (page 155 [110]); cette réponse était noble et juste; de pareils sentimens honorent ceux qui les professent; il est à regretter que l'auteur n'en ait pas senti la convenance.

L'empereur, qui est toujours présenté comme un homme dont les facultés sont affaiblies, comme ayant perdu tout ressort, montre cependant ici une énergie qui aurait dû imposer aux *désapproubateurs* de son quartier-général. Ces messieurs qualifient les justes reproches adressés à M. de Wintzingerode « de violence qui leur déplut, et s'empres- » sent autour du général prisonnier, pour le rassurer et le con- » soler. » (Page 155 [110].) Quelle vraisemblance y a-t-il dans ce récit? J'en appelle à l'auteur. Que l'expression du ressentiment si juste de l'empereur lui ait déplu, il faut bien le croire, puisqu'il le dit. Mais que lui et ses amis aient témoigné leur déplaisir par une désobligeance affectée envers leur chef, c'est ce dont il est permis de douter. Cela est fort bon à dire aujourd'hui; mais on ne peut y voir la couleur locale.

## CHAPITRE VII.

L'AUTEUR, qui n'a chargé sa palette que des couleurs les plus sombres pour peindre cette mémorable expédition, anticipe, dès à présent, sur les désastres causés par la rigueur du froid. Qu'il contienne son impatience, les tableaux ne lui manqueront pas; mais qu'il ne se hâte point de dire que l'hiver avait atteint l'armée trois jours après sa sortie de Moskou. Jusqu'au 6 novembre, c'est-à-dire, pendant seize ou dix-sept jours, le temps a été beau, et le froid beaucoup moindre qu'il ne l'avait été dans quelques mois des campagnes de Prusse et de Pologne, et même en Espagne (dans les montagnes des Castilles) pendant la campagne d'hiver que l'empereur y fit en personne, en 1808.

M. de Ségur donne comme un fait positif et évident, le rapport fait par un prisonnier russe le 28 octobre, que toute l'armée ennemie marchait par Medyn sur Viazma, et il ajoute que « le premier mouvement de l'empereur le porta » à mépriser cet avis. » (Page 157 [112].)

Malgré les connaissances géographiques que l'auteur suppose à ce soldat, il était impossible qu'il pût donner un tel renseignement à l'empereur. Car, ce jour-là, Kutusof lui-même ne pensait nullement à marcher sur Viazma, ainsi que nous allons le prouver par ses marches.

Après le combat de Malo-Jaroslavetz, Kutusof battit en retraite sur la route de Kalouga, et s'arrêta, le 26, à Gonzarewo. Le mouvement que Poniatowski avait fait du côté

de Kremskoë, ayant fait craindre au général russe que Napoléon ne se dirigeât par Medyn sur Kalouga, il se porta avec son armée à Polotnianoizavod, sur la route de Kalouga à Medyn. Miloradowitch, quoiqu'il eût appris que les Français avaient quitté Malo-Jaroslavetz, craignant de les trouver déjà à Medyn, se porta en arrière, à Adamskoë, entre cette ville et la position où était Kutusof. Ainsi, Kutusof était à Polotnianoizavod le 28; il y séjourna même, quand Napoléon était à Oupenskoë, vers Mojaïsk, c'est-à-dire à vingt lieues de là. Il avait fait ce mouvement, dans la pensée que Napoléon marchait sur Kalouga par Medyn. Le soldat russe, quand bien même il eût été le confident intime de Kutusof, et en supposant qu'il eût parcouru vingt lieues en un clin d'œil, n'eût donc pas pu dire, le 28, à Napoléon, que l'armée russe marchait sur Viazma. En outre, Kutusof ayant appris, le 29, que l'armée française s'était retirée sur Mojaïsk, voulut s'en rapprocher, afin de la suivre dans sa retraite, qu'il croyait dirigée sur Vitepsk, en passant par Wolokolamsk, Zoubt-zow, Beloi et Souraj; et le 29, il se mit en marche sur deux colonnes, et vint coucher à Adamskoë, en arrière de Medyn. Le lendemain 30, il vint à Kremskoë; ce ne fut qu'alors qu'il connut la vraie direction de retraite de l'armée française.

Nous sommes entrés dans ce détail de marches, pour prouver matériellement à M. de Ségur combien il s'est trompé, puisqu'à l'époque où il fait parler son soldat russe, Kutusof croyait que l'armée française se dirigeait par Medyn sur Kalouga; ce qui le décida à manœuvrer pour ne pas être coupé de cette dernière ville.

Ce qu'avance ensuite l'auteur, de Davoust, qui envoie ce soldat russe, afin que sa nouvelle soit répandue, et pour se venger de ce que l'empereur n'a pas suivi son conseil (page 157 [112]), est une supposition indigne du caractère de ce maréchal. Quel est donc ce besoin de rapetisser à la fois l'empereur et les généraux français.

La figure « du temps qui n'avait point été appelé à son » conseil, et qui parut se venger, etc. » (page 158 [112]), est un jeu de mots digne des *Précieuses ridicules*.

On ne peut point supposer qu'il n'y eût pas de pont sur la Kolocza (page 158 [112]) au retour de l'armée. Car tous les convois d'artillerie et autres, qui se rendaient à Moskou, passaient par-là; il y avait à l'abbaye de Kolotskoï un établissement d'artillerie, et le huitième corps était stationné à Mojaïsk. Cet incident donne lieu à l'auteur de censurer le prince de Neufchâtel, auquel il ne peut du moins refuser une longue expérience, et l'habitude des détails d'une grande armée. M. de Ségur fait entendre qu'il « n'y » avait point d'ordre général, point de nœud commun, » rien qui liât tous les corps ensemble. » (Page 158 [112].) En admettant même que ce pont n'eût pas été réparé, le reproche devrait en être adressé au huitième corps; mais il ne l'a point mérité: ce pont existait. Le grand parc de l'artillerie de l'armée, pour ne pas encombrer le passage du défilé, fut dirigé sur la droite de Borodino, au moyen d'un pont qu'on construisit à cet effet.

« Après la Kolocza, dit M. de Ségur, on marchait absorbé, quand plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement.... Le cri: *c'est le champ de la grande bataille!* forma un long et triste murmure. » (Pages 159 et 160 [113].) Cela prouve évidemment que l'auteur n'a pas examiné le champ de la bataille. Il suppose qu'elle a eu lieu sur la rive gauche de la Kolocza, tandis que la grande redoute, les trois autres redoutes prises par Ney et Davoust, le village de Semenowskoï, enlevé par Friant, enfin tout ce dont il parle se trouve sur la rive droite.

Si le raisonnement que M. l'officier du palais a fait lors de la bataille de la Moskowa, si les conversations qu'il a rapportées n'avaient assez démontré qu'il n'a pas vu ce qu'il raconte, nous en trouverions une nouvelle preuve

dans la description romantique qu'il fait du champ de bataille à notre retour. Mais nous ne lui envions pas la jouissance qu'il éprouve (page 159 [113]), à supposer sur sa route « trente milliers de cadavres à demi dévorés, » qui n'y étaient pas. Si le voyageur dont il parle le prend un jour pour *cicerone*, il court grand risque de s'égarer.

CHAPITRE VIII.

L'AUTEUR ne résiste pas au désir de nous répéter une histoire, qu'il n'a pas même le mérite d'avoir inventée; elle appartient tout entière à M. Labaume. C'est celle d'un soldat français, dont les deux jambes avaient été brisées dans le combat, et qui pendant cinquante jours vécut dans le corps d'un cheval. En rendant compte de la bataille, notre écrivain nous a déjà raconté une histoire semblable; la seule variante est que le premier soldat était russe, et celui-ci français. L'imagination de l'auteur ne se lasse-t-elle point à enfanter d'aussi dégoûtans tableaux!

Tous les blessés avaient été relevés le soir de la bataille, et dans les premiers jours qui suivirent. Le huitième corps avait été laissé en position à Mojaïsk, et chargé de ce soin. On peut assurer que tout ce qui se trouvait sur le champ de bataille avait été ramassé, même les boulets. Le général d'artillerie en fit recueillir plus de vingt mille, dont on fit de nouvelles munitions.

La description que M. de Ségur fait de l'hôpital de Kolotskoï, paraît être une accusation dirigée contre l'administration militaire. Des ordres multipliés avaient été donnés de Moskou, et c'était sur-tout aux soins qui devaient être prodigués aux blessés, que l'infatigable activité de l'empereur s'était appliquée. L'artillerie a constamment pourvu à toutes ses consommations, et, loin de manquer de munitions, l'armée dans sa retraite a été obligée d'en